

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES DEUX FRÈRES

XVI

AÏCHA, LA FEMME DU CHEF

Le tchaous ou bourreau était un Maure de haute taille au visage sinistre, aux yeux féroces, et qui semblait remplir avec amour son terrible ministère.

Le bruit du supplice qu'on allait infliger au chrétien s'était répandu dans la tribu. Les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient réunis dans un vaste espace laissé au milieu des tentes et qui devait servir de théâtre à l'exécution. Les hommes valides de la tribu fumaient, gravement accroupis auprès des grands feux que les Arabes ont coutume d'allumer. La nuit était venue, mais la lune brillait au ciel de tout son éclat.

Nicolas fut conduit par le tchaous au milieu du cercle.

La tribu vociférait des injures. Le soldat était calme et souriait avec dédain.

Le tchaous le dépoilla de ses vêtements et le mit nu jusqu'à la ceinture. Mais soudain il fit un geste d'étonnement et s'arrêta.

— Qu'est-ce donc ? demanda le chef.

Le tchaous venait d'apercevoir le demi-sequin que le vieux Maure avait donné à Nicolas et que celui-ci portait au cou. Le chef de la tribu s'approcha et le bourreau lui montra le mystérieux talisman.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à Nicolas.

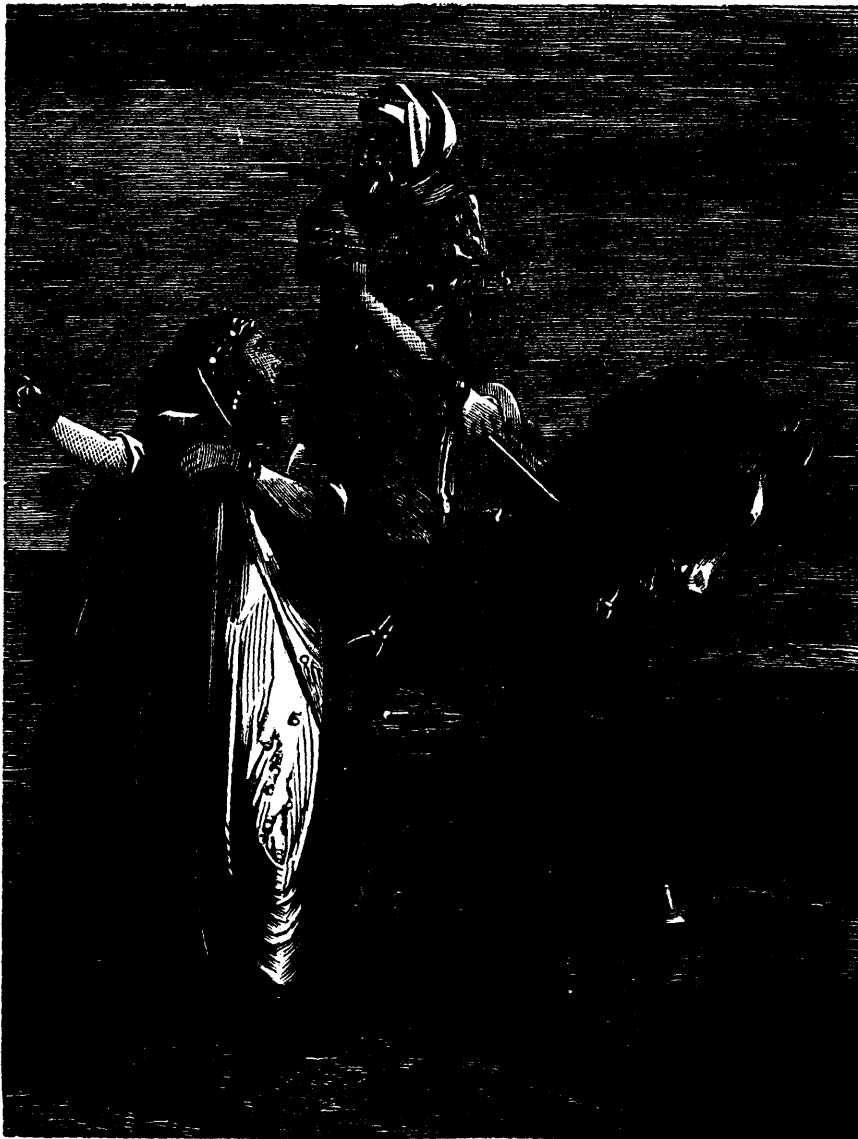
— C'est un cadeau qu'on m'a fait, répondit le chasseur.

— Qui t'a donné cette pièce de monnaie ?

— Un Maure de Constantine.

— Sais-tu son nom ?

Nicolas chercha dans ses souvenirs.



Pars ! lui dit-elle d'une voix tremblante, je viens de jouer ma vie pour toi.

— Oui, dit-il, c'est Ali-Baboum.

Le chef des Hadjoutes grommela quelques paroles inintelligibles pour Nicolas, mais qui, évidemment, témoignaient de sa mauvaise humeur.

Puis il donna un ordre au tchaous. Et le tchaous jeta son terrible bâton et rendit les vêtements à Nicolas.

Le talisman venait d'opérer et de prouver sa vertu. On renonça à t, provisoirement du moins, à appliquer la bastonnade à Nicolas. De nouveau on lui lia les mains derrière le dos et, au grand désappointement de la tribu qui se répandait en imprécations, on le reconduisit dans la tente du chef. Celui-ci lui dit :

— Estime-toi heureux que j'ai épousé la semaine dernière une des fille d'Ali-Baboum. Le talisman que t'a donné Ali-Baboum t'accorde la vie sauvé mais tu resteras prisonnier parmi nous.

Nicolas espéra t

que le vieux Maure se trouverait parmi les Hadjoutes mais il se trompait. Le vieillard n'était pas avec son gendre.

On traita le prisonnier avec plus de ménagements ; on lui

donna à souper et, son repas terminé, on lui fit cadeau d'une peau de mouton pour s'envelopper durant la nuit.

Le lendemain au point du jour Nicolas dormait encore, lorsqu'il entendit hurler les chiens, hennir les chevaux, les femmes et les enfants orier.

C'était la tribu qui levait le camp.

Comme la veille, on le jeta en travers d'un cheval, et les Hadjoutes se remirent en marche et continuèrent à s'enfoncer dans le désert.

On fit halte à midi dans un bois d'oliviers, auprès d'une fontaine et, une fois encore, Nicolas fut débarrassé de son burnous et put voir ce qui se passait autour de lui.

Trois dromadaires cheminaient au milieu de la caravane.

Ils portaient les femmes et les enfants du chef de la tribu. Les femmes, selon la mode orientale, étaient voilées. Cependant, Nicolas eut comme un pressentiment, en fixant ses regards sur l'une d'elles. Deux grands yeux noirs s'étaient arrêtés sur lui.

Nicolas tressaillit et pensa que celle qui le regardait ainsi devait être la fille du vieux Mauro.

Après la halte de midi on se remit en route.

Mais Nicolas se sentait plus à l'aise et ne souffrait plus de ses blessures. Ce regard noir et profond qui s'était arrêté sur lui semblait l'avoir guéri.

Jusqu'à là, le pauvre garçon, dont l'enfance avait été si malheureuse, ne s'était surpris ni battement de cœur, ni rêverie pour une femme.

Et voici qu'il suivait avec moins de peine cette tribu à demi sauvage, sans se soucier autrement du sort terrible que sans doute on lui réservait. La femme mystérieuse qui l'avait regardé, n'était-elle pas une amie ?

On chemina tout le jour ; on campa le soir en plein désert.

Il n'y avait plus ni palmiers, ni fontaines.

On but l'eau renfermée dans les outres et le lait des brebis, car la tribu poussait devant elle de nombreux troupeaux.

Le chef ne se voulait pas dessaisir de Nicolas et il ne confiait sa garde à personne.

Cependant ce dernier constata tout de suite une amélioration dans son sort. On lui délia les bras, sa nourriture était meilleure et, son repas fini, on lui donna deux peaux de mouton au lieu d'une.

A mesure qu'on approchait de l'Atlas, les soirées étaient plus fraîches.

Pendant la nuit, le prisonnier, qui d'abord avait obéi à un besoin impérieux de sommeil, s'éveilla.

Le campement était plongé dans le silence, et les chiens eux-mêmes se taisaient.

La tente du chef était divisée en deux compartiments. L'un lui était réservé, l'autre était l'habitation des femmes.

La lune pénétrait dans la tente,

Nicolas ouvrit les yeux et constata que le chef n'était plus couché sur les peaux de bête.

Mais il entendit parler dans le compartiment voisin, et il lui sembla qu'une voix mâle était mêlée à des voix de femmes.

Le mot de *roumi* qui revenait fréquemment dans la conversation lui fit comprendre qu'il était question de lui.

La voix mâle, qu'il reconnut pour être celle du chef, était dure et impérieuse.

Une voix de femme lui répondait. Celle-là était suppliante et douce.

Nicolas était tout oreilles et il eût donné la moitié de son sang pour savoir la langue arabe.

La conversation fut long animée.

Le chef exprimait sans doute une volonté que la femme combattait.

Quelque chose disait à Nicolas que cette femme était la fille du Mauro, et que sa vie était le sujet de la conversation qu'elle avait avec son terrible époux.

Enfin, la voix du chef s'adoucit peu à peu et celle de la femme devint plus caressante.

Sans doute la femme avait obtenu ce qu'elle voulait.

Puis il se fit un silence, et le chef revint sous sa tente.

Nicolas ferma les yeux et feignit de dormir.

Au matin, comme les premières clartés du jour glissaient sur les cimes neigeuses de l'Atlas, le chef donna le signal de départ et ordonna qu'on sellât son cheval favori.

Mais avant qu'on ne plût sa tente, il adressa la parole à Nicolas.

— Ecoute, dit-il, je voulais te faire mettre à mort ce matin, mais Aïcha, la gazelle aux yeux si doux, la fille du Mauro Ali-Baboum, dont j'ai fait ma campagne, s'y est opposée et a demandé ta grâce. Je l'ai accordée à la condition qu'Ali-Baboum déclarerait que tu as mérité de vivre. Quel service lui as-tu rendu ? car ni ma femme ni moi ne savons pourquoi tu as obtenu le demi sequin.

Nicolas répondit :

— J'ai sauvé la vie à Ali-Baboum.

— Où ?

— A la prise de Constantino.

Et il raconta comment il avait arraché le Mauro à la brutalité des soldats.

Le chef l'écouta gravement.

— Tu parles bien, dit-il enfin, mais les gens de ta race ont la parole dorée, et rien ne me prouve que tu dises la vérité.

Nicolas mit la main sur son cœur.

Le chef poursuivit :

— Ali-Baboum est loin d'ici, parmi la tribu de l'un de mes frères ; je vais lui envoyer un messenger, et, s'il confirme tes paroles, tu auras la vie sauve. Prie Dieu que le messenger ne s'amuse pas en route ou qu'il ne tombe pas au pouvoir des chrétiens, car, si dans dix jours il ne nous a pas rejoint, tu mourras.

Et ayant ainsi parlé, le chef donna l'ordre de plier les tentes, et la tribu continua à s'enfoncer dans le désert, avec ses troupeaux, ses chevaux et ses dromadaires.

La caravane marcha ainsi plusieurs jours, partant de grand matin, s'arrêtant chaque soir et faisant halte à midi.

Quelquefois, trompé par l'immensité du désert, le prisonnier prêtait l'oreille. Il lui semblait entendre des bruits lointains, semblables à ceux d'un escadron en marche.

Au repos de midi, quand son regard était libre, il interrogeait l'infini de l'horizon.

Quelquefois il lui semblait qu'un nuage de poussière s'élevait dans le lointain et qu'au travers de ce nuage brillaient de rapides éclairs. Alors il espérait que les Français étaient à la poursuite des Hadjoutes, et ces éclairs qu'il avait cru voir briller c'étaient le reflet du soleil sur l'épaulette d'or des chefs et sur le sabre des soldats.

Mais le vent s'apaisant, l'horizon redevenait pur, et, abusé un moment par les mirages sans nombre du désert, le prisonnier s'apercevait de sa cruelle erreur. Quelquefois cependant son cœur se reprenait à battre d'espoir.

Les femmes du chef passaient près de lui, encapuchonnées dans leur blanc haïck, et ces grands yeux noirs qui le troublaient jusqu'au fond de l'âme s'abaissaient, escarboucles mystérieuses, sur le pauvre prisonnier.

Cependant les jours s'écoulaient, et le messager épêché auprès du Mauro Ali-Baboum ne revenait pas.

Un soir, c'était le neuvième depuis le départ de cet homme qui, vraisemblablement, devait rapporter la grâce de Nicolas, un soir, disons-nous, quand le camp fut rentré dans le silence, le chef dit au prisonnier :

— Dans quelques heures, ton sort sera fixé. Si le messager n'est pas revenu, je serai dégagé de ma parole vis-à-vis d'Aïchia, et tu mourras.

Nicolas s'inclina en homme à qui la mort est indifférente.

Le chef s'en alla coucher et il ordonna auparavant que le prisonnier fût solidement garrotté.

Cette dernière précaution était d'un mauvais augure ; mais le chef ne s'en tint pas là. Il appela deux Arabes et leur ordonna de veiller pendant la nuit, tant il avait peur que sa proie ne lui échappât.

Nicolas accueillit tous ces sinistres préparatifs avec le plus grand calme. Depuis dix jours qu'il vivait continuellement au milieu des Hadjoutes, il avait fini par comprendre quelques mots d'arabe.

Les deux Hadjoutes chargés de le veiller pendant le sommeil du chef se mirent à causer entre eux.

Nicolas feignit de dormir, mais il écouta.

L'un des Hadjoutes disait :

— Le messager ne reviendra pas.

— Pourquoi ?

— Tu ne sais donc pas quel est l'homme que le chef a envoyé ?

— Non.

— C'est Ali.

— Eh bien ? dit l'autre.

— Ali est un voleur de chevaux. Il se soucie peu de la vie du *roumi* et moins encore de la maigre récompense qui lui reviendra pour s'être acquitté de son message. Au lieu de rejoindre la tribu où est le vieux Maure, sais-tu où il est allé ?

— Non.

— Il est allé rôder aux environs du camp français.

— Tu crois donc, reprit l'autre, qu'il osera désobéir au chef ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— Comment ?

— Il m'en a fait la confidence en partant.

Nicolas gardait une immobilité parfaite, mais il ne perdait pas un mot de la conversation des deux Arabes.

L'un d'eux reprit :

— Ali est le plus habile voleur de chevaux de toute la tribu. C'est lui qui a volé les deux chevaux du chef français, en les faisant descendre dans le torrent.

— Comment s'y prend-il ?

— Il se glisse en rampant jusqu'aux premières palissades du camp. Si le camp est dans un pays couvert d'herbes et de broussailles, il se couvre d'un buisson et avance peu à peu. Si le sol est nu et sablonneux, il se dépouille de ses vêtements et rampe dans le sable. Avançant lentement, il s'arrête au moindre bruit, l'œil toujours fixé sur les sentinelles. Quand il est parvenu dans l'enceinte où les chevaux sont entravés, il fait son choix, car il y voit aussi bien la nuit que le jour. Alors avec son yatagan, il

coupa les entraves d'un ou de plusieurs chevaux et se retira comme il est venu. Puis il rejoignit sa jument qu'il a attachés dans un bouquet d'arbres à un quart de lieue du camp, sauta dessus et passa au galop tout près du camp. Les sentinelles crient aux armes ; mais les chevaux libres ont déjà franchi les palissades et courent après la jument qui s'enfonce dans le désert.

— Ah ! pensait Nicolas en écoutant ce récit, si je ne suis pas mort demain et si je revois jamais le camp français, je me souviendrai d'Ali, le voleur de chevaux.

Les Jeux Arabes causèrent encore un moment, puis ils allumèrent leur longues pipes et se mirent à fumer silencieusement.

Nicolas ouvrit un œil. Il vit ses deux gardiens qui le contemplaient au milieu d'un nuage de fumée.

Nicolas était fumeur, l'odeur du tabac lui était familière ; cependant il lui sembla qu'il s'élevait de la pipe des deux Arabes une fumée chargée d'émanations qui avaient un tout autre parfum.

Les Arabes fumaient fort tranquillement de l'opium, obéissant à la passion dominante des Orientaux. Bientôt, enveloppés dans un nuage, ils furent dans cette situation bizarre qu'on nomme l'extase.

Pourtant le chef avait ordonné de veiller sur le prisonnier.

Mais le prisonnier dormait, et puis il était si bien attaché.

De temps à autre Nicolas ouvrait les yeux, et s'apercevait que ses gardiens tombaient peu à peu dans l'abrutissement.

Alors Nicolas songeait à se délivrer. Mais il était si solidement garrotté qu'il lui était impossible de remuer.

Enfin l'un des Arabes laissa tomber sa pipe et s'endormit. L'autre l'imita quelques instants après.

Nicolas pensait :

— Si je pouvais seulement me délier les mains, je serais bientôt libre...

Les armes du chef étaient rangées sous la tente. Le prisonnier cherchait à dégager ses mains des nœuds qui les bouclaient l'une sur l'autre. Son plan était fait. S'il parvenait à se délier, il se saisissait d'un fusil et d'un yatagan et cherchait à prendre la fuite, décidé à se faire tuer et même à se donner la mort, plutôt que de se laisser, le lendemain, dévorer par les chiens.

Comme il faisait de vains efforts et se meurtrissait inutilement les poignets il se fit un bruit léger auprès de lui. On eût dit d'un reptile glissant sur le sable.

Il était couché sur le côté et ne pouvait se retourner.

Le bruit approcha, puis deux petites mains le touchèrent.

Le prisonnier tressaillit.

Le brasier s'éteignait peu à peu, mais il jetait encore autour de lui une faible clarté.

Les mains qui touchaient les mains de Nicolas, les délièrent avec une prestesse merveilleuse.

En même temps une voix harmonieuse et douce lui dit à l'oreille : Silence !

Quant il eut les mains déliées. Nicolas put se retourner. Il vit alors son libérateur ou plutôt sa libératrice, car c'était une femme. Et cette femme, on le devine, c'était celle du chef, la fille du Maure Ali-Baboum, celle qui avait demandé avec tant d'instances la vie du prisonnier.

— Je viens te délivrer, lui dit elle.

Alors Nicolas fut pris d'un sentiment de terreur, non pour lui, mais pour elle... Si le chef qui dormait à deux pas, étendu sur les peaux de bêtes, venait à s'éveiller, n'était-ce pas la mort pour elle ?

Nicolas savait que la vie d'une femme est peu de chose pour l'Arabe

La jeune femme devina sa pensée et lui dit tout bas :

— Ne crains rien !

XVII

LA FUITE DE NICOLAS

Selon la loi arabe, la Mauresque était voilée ; mais ses grands yeux noirs et ses beaux bras nus chargés de gros bracelets disaient à Nicolas qu'elle était belle. Et puis sa voix était mélodieuse comme un chant, et plusieurs fois depuis deux minutes, le soldat avait frissonné en rencontrant son haleine parfumée.

— Ne crains rien, dit-elle, ni les hommes qui te gardaient, ni le chef ne s'éveilleront. C'est moi qui prépare les pipes chaque soir, et j'ai coutume de mélanger au tabac un grain d'opium. Cette dose n'empêcherait point mon vieil époux de s'éveiller au moindre bruit ; mais ce soir, je l'ai triplé, et la poudre viendrait à parler qu'il ne s'éveillerait pas. Tu as sauvé mon père, tu m'a sauvée, moi et mes sœurs : je veux que tu me doives la vie à ton tour...

Il s'endormait au son de cette voix, et son regard charmé cherchait à deviner le visage de sa libératrice au travers du voile.

— Mais, reprit-elle, qu'est-ce que la vie sans la liberté ? C'est le désert sans eau et sans oasis. Je veux te faire libre et te donner un cheval et des armes, afin que tu puisses rejoindre les tiens.

En parlant ainsi, elle avait dénoué ses derniers liens et Nicolas se trouva sur ses pieds, maître de tous ses mouvements.

Alors elle jeta un paquet devant lui et lui dit :

— Voilà des vêtements arabes. Quitte les tiens et mets-les. Sans cela tu ne pourrais sortir du camp.

Et elle disparut un moment et repassa dans le compartiment des femmes.

En quelques instants, Nicolas eut fait sa toilette et se fut transformé en Arabe.

Alors la Mauresque revint.

— Prends ce fusil et ce yatagan, lui dit-elle en lui montrant les armes du chef.

Nicolas obéit.

— Et maintenant, viens ! ajouta-t-elle et ne crains rien !

Elle le fit sortir de la tente.

Les chiens qui eussent hurlé s'il eût été seul, les chiens se turent.

Aïcha guidait le faux Arabe à travers les tentes et le conduisit jusqu'à l'endroit où les chevaux étaient entravés.

Les selles de la tribu étaient amoncelées les unes sur les autres, mais celle du chef était seule, à l'écart des autres, de même que son cheval favori.

C'était un bel alezan rubican qui passait dans la tribu et les tribus environnantes pour avoir la vitesse du vent.

Quelques Arabes qui dormaient au seuil de leur tente, avaient ouvert un œil et soulevé un moment la tête, tandis que la Mauresque et Nicolas passaient, mais aucun n'avait soupçonné que ce haïck blanc et ce burnous blanc jeté pardessus cachaient le prisonnier français.

Aïcha alla droit au cheval alezan et passa sa petite main sur la croupe lustrée de l'animal. Le cheval la flaira, pointa les oreilles et devint doux comme un agneau.

Alors elle fit signe à Nicolas de prendre la selle du chef et de seller l'animal.

Nicolas ne se fit pas prier.

Quand ce fut fait, elle tira de son doigt un anneau et le lui donna :

— Tiens ! lui dit-elle, à tous ceux que tu rencontreras tu montreras cette bague et tu prononceras le nom d'Ali-Baboum, on te laissera passer.

Ensuite elle attacha elle-même un petit sac de dattes et une outre pleine d'eau aux palettes de la selle ; après quoi elle lui dit :

— Va et que Dieu te guide !

Mais alors Nicolas se jeta à genoux devant elle et osa lui baiser la main.

— O gazelle du désert, lui dit-il, se servant à son tour de la langue imagée qu'il avait osé tendu parler durant sa captivité, ne me montreras-tu point ton visage et te quitterais-je pour toujours sans avoir ton image gravée dans mon cœur.

Elle hésita ; mais il était à genoux et priait.

Alors, un moment, le haïck s'écarta et Nicolas jeta un cri d'admiration. Il avait vu, aux rayons resplendissants de la lune, le plus radieux et le plus pur visage qu'il eût jamais osé rêver. Il ce le vit qu'une seconde, mais il ne devait jamais l'oublier.

— Pars, lui dit-elle d'une voix tremblante. Je viens de jouer ma vie pour toi ; si un seul homme de ma tribu avait été témoin de mon imprudence, mon époux me condamnerait demain à une mort infâme.

Nicolas sauta en selle et partit le cœur troublé et la tête en feu.

.....
Cependant l'alezan galope et sa course est si légère qu'à peine le sable du désert se soulève en poussière autour de lui.

Les étoiles brillent toujours au ciel, le jour est loin encore, et cependant le fugitif a mis un vaste espace entre le camp des Hadjoutes et lui, et, à cette heure, le vieux chef, enivré d'opium, rêve sans doute qu'il assiste au supplice du prisonnier chrétien. L'alezan galope toujours.

Quand le jour vient, le vaillant animal a mis une si grande distance entre son vrai maître et son ravisseur, que le premier perdrait tout espoir de le rejoindre jamais. D'ailleurs, quel est donc le cheval du désert qui a jamais gagné de vitesse l'alezan rubican du chef !

Nicolas galopa jusqu'à l'heure où le soleil devint trop ardent.

Il fit halte sous un palmier, mangea une poignée de dattes, but quelques gorgées d'eau et dormit comme un véritable Arabe, la face contre terre.

Le cheval broutait l'écorce du palmier.

Quand le vent du soir s'éleva, il se remit en route.

Le cheval était refait, l'homme aussi.

L'Atlas servait de boussole au fugitif ; il galopait du sud au nord, bien sûr de rencontrer enfin la zone occupée par les lignes françaises.

Il voyagea cinq jours durant, ne s'arrêtant que pour laisser reposer le cheval et prendre quelques heures de sommeil. Le désert fuyait derrière lui et la végétation commençait à grandir, la terre à se couvrir d'herbes.

Un matin, il aperçut un gourbi duquel s'échappait un filet fumée.

Étaient-ce des Arabes amis ou ennemis ?

(A CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

DEUXIÈME PARTIE

IV

LA JALOUSIE.—(Suite.)

Du haut des degrés, Salomon bénit son peuple et aussitôt le feu du ciel, descendant sur l'autel adossé au château, alluma la flamme des sacrifices.

Pendant cela les draperies de la tente, préparées pour la reine de Saba, s'ouvraient à grande volée au bruit des trompettes et des harpes. Un spectacle nouveau éveillait encore ici l'enthousiasme des spectateurs. Olivier de Griville s'était procuré, en effet, à grand frais, un éléphant, animal presque inconnu en Europe. Ce fut sur un éléphant que la jeune souveraine du pays d'Arabie, couverte de diamants et d'or, apparut aux regards éblouis de la foule.

L'éléphant fit quelques pas hors de la tente, puis, comme la jeune reine manifestait quelque frayeur, on descendit son trône et l'éléphant fut promené triomphalement par la campagne de Jérusalem,

Le cérémonial était réglé de telle façon que Salomon et la reine de Saba devaient se rencontrer aux portes du temple pour marcher ensemble vers le palais qui étincelait au lointain, la double procession suivait donc un itinéraire tracé à l'avance.

Au sortir de la tente, une dame d'atour et un page prirent rang derrière la reine, puis venait une seconde dame d'atour qui était seule et qui portait sur sa fraîche toilette une mantille d'azur.

Jean le Blond était là, auprès du seuil, tout pâle d'émotion ; ses jambes chancelaient sous le poids de son corps et sa tête en feu était perdue. Mais il eut néanmoins la force de s'élaner et de prendre place auprès de la dame d'atour selon l'instruction que Marie d'Argennes lui avait transmise.

Il offrit sa main timidement ; la dame la prit et, soit émoi, soit tremblement involontaire, Jean le Blond sentit une pression sur ses doigts.

— Oh ! ma noble dame !... murmura-t-il, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Silence ! fit la prétendue dame d'atour, et Jean le Blond reconnut bien la voix de Blanche d'Armagnac.

Blanche eut l'air de se recueillir ; elle reprit aussitôt après d'un accent bref et ferme :

— Nous avons bien peu de temps, Messire. Il faut m'écouter et ne point m'interrompre. Répondez seulement à mes questions en homme de cœur et de foi. Est-ce pour moi que vous êtes venu à Paris ?

— Pour vous, pour vous seule ! répliqua le beau jeune homme.

— Alors, vous êtes mon ami ?

— Je voudrais vous donner ma vie !

— S'il en est ainsi, vous devez avoir grand désir de gagner vos éperons afin de pouvoir un jour être mon chevalier ?

— S'il ne fallait que prodiguer mon sang, jusqu'à la dernière goutte... commença Jean le Blond.

— Bien, bien ! interrompit madame Blanche qui eut un sourire, tout votre sang, ce serait, un peu trop, sire page. Je ne vous demande pas tant que cela. Je pense que vous êtes

brave : tout le monde l'est à votre âge ; vos yeux me disent que vous êtes loyal, et je ne sais pas si c'est raison ou folie, mais j'ai confiance en votre dévouement.

Jean le Blond porta la main de sa dame à ses lèvres, comme s'il eut fait métier de courtisan toute sa vie.

— Je vais vous donner les moyens, reprit Blanche d'Armagnac, de gagner vos éperons tout d'un coup et d'être chevalier avant le coucher du soleil, qui va nous éclairer dans quelques heures.

— Est-il possible ! s'écria Jean le Blond, et quand je serai chevalier, il me sera permis d'espérer ?...

— Sire page, prononça madame Blanche avec un peu de sévérité dans la voix, j'aimerais mieux que vous me disiez tout simplement : Quo faut-il faire ?

Jean le Blond baissa la tête et répéta d'un accent contrit :

— Quo faut-il faire ?

Le cortège de la reine de Saba rencontrait en ce moment Salomon et sa suite ; le roi et la reine échangeaient, je ne sais sous quel prétexte, des demandes et des réponses en latin que ne comprenaient assurément ni le roi ni la reine, mais le latin était la langue vénérée et sans le latin il n'y eut pas eu de bonne fête.

La reine ne quitta point son trône et garda son voile épais par-dessus son masque, ce qui n'empêcha point Salomon, au prix d'un anachronisme naïf mais galant, de lui réciter plusieurs vers de Virgile en manière de compliment sur sa divine beauté.

La reine fit la révérence et le double cortège prit la route du palais.

— Ce qu'il faut faire ? dit tout bas madame Blanche, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant tous les frais d'esprit et de mémoire que messire Olivier faisait pour Berthe de Sauves, sa suivante, il faut graver chacune de mes paroles dans votre souvenir, sire page, avoir l'œil ouvert et la main leste, saisir le moment, jouer votre vie sans peur et gagner la partie.

Jean le Blond n'interrogeait plus, il écoutait et attendait.

Le front charmant de Blanche s'inclina tout à coup, comme si la rêverie eut pesé sur lui.

— Il y a un homme qui est ici pour s'emparer de moi dit-elle.

Jean le Blond tressaillit.

— Et il s'agit de tuer cet homme ? s'écria-t-il.

Blanche d'Armagnac secoua la tête lentement.

— Non, murmura-t-elle, la vie de cet homme est plus précieuse mille fois que la mienne, sire page. Il s'est engagé là, comme un jeune fou qu'il est, dans une périlleuse aventure.. Il s'agit de le protéger.

Jean le Blond recula d'un pas ; la jalousie lui faisait bondir le cœur.

— Oh ! ma noble dame... balbutia-t-il, — quels que soient vos ordres, je les exécuterai... Mais celui-là, dont vous parlez, vous l'aimez donc bien, puisque vous lui pardonnez l'outrage qu'il médite ? puisqu'au moment même où il s'attache à vous perdre, vous songez, vous, à le protéger ?

— Celui-là est un enfant, je vous l'ai dit, répliqua Blanche d'Armagnac, je ne l'aime pas, sire page ; mais, pour employer votre langage de tout à l'heure, je donnerais pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte !

Et comme elle sentit la main de Jean le Blond trembler

violamment dans sa main, elle ajouta d'une voix si douce que le page crut entendre la musique des anges :

— Il y a bien longtemps que je vous connais et que je suis votre ami ! Ce carrefour de la forêt où vous m'attendiez, sire page, n'avez-vous pas remarqué que j'y passais toujours ? Ecoutez, je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve à tous deux, mais quand je quittai le pays de la Marche, mon cœur battait bien fort. Je me disais, et que ma patronne sainte ait pitié de moi si ce fut un péché, je me disais : Il vient, je le devine, j'en suis sûre, je vais le voir là-bas tout au bout du chemin !

Jean le Blond pleurait des larmes de joie sous son masque.

— Et j'accourrais là, ma noble dame, s'écria-t-il, j'avais tout abandonné pour suivre la trace de vos pas !

— Et je n'osais pourtant tourner la tête, poursuivit la jeune fille, car je me disais encore : Si je me trompais, si je n'allais pas le voir ; il me semble que je m'en irais bien-triste.

Jean le Blond eut voulu se mettre à genoux pour remercier Dieu.

— Maintenant parlons de ce que j'attends de vous, Messire, ajouta la jeune fille en se redressant. Nous voici arrivés bien près du lieu où nous devons nous séparer. Regardez ici, à votre gauche, au milieu de ces chevaliers vêtus du noir. N'en distinguez-vous pas un qui est plus petit et plus frère ?

— Et qui porte à son chaperon, ajouta Jean le Blond en fronçant le sourcil, une rosette pourpre et azur ? vos couleurs, Madame !

— Regardez-le bien, dit Blanche, afin de le reconnaître quand le moment sera venu.

Jean le Blond n'avait pas besoin pour cela de tant regarder, il était comme tous ceux qui aiment, injuste et insatiable. Dix minutes auparavant, si quelqu'un lui eût prédit la dixième partie du bonheur qu'il venait d'éprouver, Jean le Blond aurait crié à l'imposture.

Eh bien, Jean le Blond, dans la fièvre de ce bonheur incertain, Jean le Blond n'était pas content ; la jalousie naissait en lui au milieu même de cette félicité ; il jetait des regards sombres sur ce jeune inconnu qui portait les couleurs de madame Blanche et autour de qui les chevaliers noirs se rangeaient comme un rempart vivant.

— Et c'est celui-là, dit-il avec amertume, qui vient pour vous enlever, Madame ?

— C'est celui-là, répondit Blanche.

— Et c'est celui-là, demanda encore Jean le Blond, que vous voulez protéger contre un péril de mort ?

— C'est celui-là ! répondit une seconde fois la jeune fille.

— Chaperon bas ! crièrent en ce moment les hérauts d'armes, et le genou en terre devant le roi !

Ils parlaient ainsi parce que, au beau milieu de la foule prosternée, le quadrille entier des chevaliers noirs restait debout le chaperon en tête.

Au commandement des hérauts ils restèrent immobiles et les gardes du roi Salomon ayant fait mine de s'avancer la hallebarde haute, douze épées sortirent du fourreau et renvoyèrent en gerbes étincelantes la lumière des girandoles.

Un chevalier de riche taille, qui semblait être le chef du quadrille trancha d'un revers la hallebarde du héraut qui se trouvait devant lui et dit avec un calme méprisant :

— Passez votre chemin, bonnes gens, vous et votre vieux fou de roi, qui a plus de fard à ses joues ridées qu'il n'en faudrait à une douzaine de cadavres pour reprendre vive mine !

Passez votre chemin et allez à vos affaires ; nous sommes aux nôtres.

La foule écoutait stupéfaite. Jean le Blond sentit frémir et devenir froide la main de Blanche d'Armagnac.

Le cortège s'était arrêté : le comte Olivier de la Marche, qui ne pouvait guère pâlir à cause de son fard, regardait d'un œil courroucé les douze chevaliers immobiles et debout.

Un instant on put lire dans ses yeux le désir qu'il avait de faire un exemple en apparence bien facile. Mais le bon roi de Tyr, Hiram, son allié, qui n'était autre que Thibaut de Ferrières, se pencha jusqu'auprès de son oreille et lui dit :

— Vous avais-je trompé, mon seigneur ?

— Non, de par Dieu ! s'écria le comte, j'ai reconnu la voix de Louis d'Orléans !

— Tarchino, reprit Thibaut de Ferrières, vous avait dit que le duc d'Orléans était à l'Isle-Adam, moi je vous ai dit : Le duc est à Paris. De nous deux vous saurez maintenant lequel croire ?

— Ils sont donc fous ! murmura Gravelle, qui réfléchissait profondément.

— Maintenant, poursuivit Thibaut de Ferrières, prenez seulement patience ; Le piège à loup est tendu, ils y viendront et tout sera fini.

En même temps il fit un signe sans attendre la réponse de son seigneur et le cortège se remit en marche.

Le plus jeune des chevaliers noirs, celui qui se tenait au centre de ses compagnons et qui portait les couleurs de madame Blanche, brandit en l'air son épée et cria :

— Pour la belle reine de Saba !

Thibaut de Ferrières regarda Gravelle en souriant.

— Et je dis que le piège est amorcé comme il faut murmura-t-il.

Jean le Blond laissa échapper une exclamation de colère.

— Madame, Madame ! dit-il entre ses dents serrées, voulez-vous toujours le sauver ?

— Je le veux, répartit Blanche.

On montait en ce moment les degrés du palais de Salomon.

— Mais qui est-il donc ? demanda Jean le Blond qui ne pouvait retenir sa fougue ombrageuse.

Blanche d'Armagnac jeta sur lui un regard de reproche, et lâchant son bras, elle lui fit signe de rester au dehors.

— Il est le roi de France, Messire... répondit-elle lentement. Que Dieu vous garde !

Et elle entra à la suite du cortège, laissant le pauvre Jean le Blond pétrifié en dehors du seuil.

V

MADAME BLANCHE

C'était une étrange fille que cette belle Blanche d'Armagnac, dont le roi Charles VIII disait qu'elle était unique en ce bas monde, comme le soleil aux cieux ; son caractère se ressentait énergiquement du milieu où elle avait vécu depuis son enfance. Elle était hardie à ce point, que nos lecteurs ont bien pu lui trouver physionomie d'aventurière ; et, cependant, rien n'égalait, au dire de ses compagnons, sa douceur timide et discrète. Nous l'avons vu jeter au premier venu sa confiance et pourtant jamais de sa vie elle ne s'était confiée à personne.

C'était un assemblage de qualités opposées parmi lesquelles on n'eût point trouvé de vices assurément ; mais bien peut-être quelques défauts.

Ce qui avait manqué à madame Blanche d'Armagnac, c'était l'enseignement d'une mère ; elle était impérieuse par fois, elle était capricieuse souvent, et les excellents instincts de son cœur ne lui avaient pas toujours épargné l'injustice.

Ceux qui sont nés au sein de la puissance n'ont point d'ordinaire, c'est là un fait constaté dès longtemps, la fierté jalouse de ces grands de hasard, de ces manants nettoyés qu'on appelle des parvenus. Pourquoi madame Blanche montrait-elle parfois, au milieu de sa modestie noble de soudains caprices d'orgueil ? pourquoi semblait-elle réclamer à certaines heures les exagérations du respect et même la flatterie ? Avait-elle donc frayeur que quelqu'un fût assez fou pour méconnaître la splendeur quasi royale du sang d'Armagnac qui coulait dans ses veines ?

Elle n'avait jamais dit le fond de sa pensée. Ses compagnes, qui l'aimaient, n'étaient point ses confidentes, et madame Blanche fuyait bien souvent les plaisirs de son âge pour s'en aller poursuivre, je ne sais quelle rêverie solitaire dans le silence de la forêt.

Quand elle était seule ainsi, un singulier travail s'opérait dans son esprit, elle cherchait à soulever certain voile qui lui cachait les premières impressions de son enfance comme la brume cache les horizons perdus. Le souvenir naissait, brillait un instant et s'effaçait. Nous ne pourrions comparer cet état mental de la jeune fille qu'aux vagues ressouvenances dont parlait Jean le Brun dans sa conversation avec Jean le Blond à l'auberge de la Pio.

Et cette comparaison, nous la faisons d'autant plus volontiers que les souvenirs du jeune soldat et ceux de la jeune princesse avaient en vérité un air de famille. Quand le voile se soulevait à moitié, c'était aussi une pauvre cabane que madame Blanche apercevait au lointain de sa mémoire : dans la cabane, des paysans, au regard morne, aux reins courbés par le travail, malheureux toujours, souvent affamés, et parfois, — cette impression était plus vive en elle, — un homme à la figure douce et souffrante qui se penchait sur son berceau en pleurant.

La fille d'Armagnac ne pouvait certes pas se demander comme le page Jean le Brun, si c'était là son père et pourtant...

Mais achevons. Brusquement, et sans que la transition apparût à ses yeux, elle se voyait dans le palais héréditaire des seigneurs de la Marche ; on lui disait qu'elle était Bourbon par son aïeule, cousine de madame Anne, régente de France et cousine du roi. On exaltait devant elle tout haut et avec une emphase étudiée la noblesse incomparable de sa race, on lui disait : Vous êtes la première demoiselle du royaume.

Et, chose bizarre dont la jeune fille retrouvait la trace dans ces vives appréciations qui n'appartiennent qu'à l'enfance, tout cela prenait pour elle un air de feinte et de comédie ; il lui semblait que messire Olivier de Gravelle avait souri la première fois qu'il l'avait appelée Madame.

De tous ces respects qui l'entouraient alors, se dégageait comme un vague parfum de moquerie.

Puis, on ne se gêne pas toujours assez devant les enfants : madame Blanche avait entendu ça et là des demi-mots qui intriguèrent fortement dès l'abord sa précoce intelligence.

Cet Italien, Vincenzo Tarchino, qu'elle détestait sans trop savoir pourquoi, s'inclinait jusqu'à terre dès qu'il l'apercevait ; mais quand elle avait le dos tourné, il relevait son échine, haussait les épaules et murmurait :

— Voici l'œuf de cane que nos poules ont couvé !

Ce fut pendant longtemps sa plaisanterie favorite, plaisan-

terie comprise ou non par le soudards qu'il commandait au château.

Il y avait, parmi ces soldats, un brave, du nom de Jérôme Ripaille, vaillant homme de guerre, mais adonné au vice d'ivrognerie. Un soir, madame Blanche rencontra Jérôme dans le principal corridor du château ; Jérôme était ivre, suivant sa coutume, à ne pouvoir se tenir ; il ne se rangea pas assez vite et madame Blanche, qui était dans un de ses jours de hauteaine humeur, le malmena rudement.

Jérôme Ripaille s'adossa au mur de la galerie et se tint les côtes à force de rire.

— Ma petite reine, lui dit-il, parle encore plus haut, je te le conseille ! Ta mère gardait les moutons, ton père était un valet de moine. Ah ! vertubleu ! comme dit maître Tarchino, nos poules ont couvé un œuf de cane et la caquette se croit maîtresse du poulailler !

Il fit un geste équivoque à la jeune fille qui restait stupéfaite, et s'en alla en décrivant de larges zigs zags dans le corridor. Madame Blanche atteignait à peine, en ce temps, sa douzième année. Elle ne fit point punir Jérôme Ripaille, le soldat. Seulement, quelques jours après, Jérôme fut maudé de la part de madame Blanche et introduit dans son appartement.

À toutes les questions de la jeune fille, Jérôme répondit : « Ma noble dame, j'étais ivre, et je vous prie d'avoir pitié de moi. » Il prétendait n'avoir aucun souvenir de ses paroles.

Cependant cette entrevue même, où Jérôme s'était si bien tenu sur la réserve, dut augmenter les doutes de madame Blanche, car Jérôme prit congé d'elle en disant :

— Le jour où j'ai dit cela, j'aurais dû couper ma langue qui sait trop de choses.

Postérieurement, Jérôme Ripaille sauva la vie de madame Blanche d'Armagnac dont le cheval avait été éventré par un sanglier. Une sorte de liaison secrète s'établit entre eux ; Jérôme but un petit peu moins, et on le vit franchir parfois, sous prétexte de vénérie, le seuil de l'appartement privé de madame Blanche.

Madame Blanche prit ses quinze ans ; sa position changea. Olivier de Gravelle s'épris d'elle jusqu'à perdre le peu de cervelle qu'il avait. À dater de ce moment, madame Blanche ne fut plus pour personne une princesse pour rire ; il fallut la respecter tout de bon. Tarchino, lui-même, dut perdre ses méchantes habitudes de raillerie et ne garder que la coutume qu'il avait de lui parler ventre à terre.

Il se consola en disant tout bas à ses intimes que les choses allant ainsi, un beau jour viendrait où madame Anne de Beaujeu étranglerait la « canarde. »

Ce fut vers cette époque qu'on attachait à la personne de Blanche, en qualité de page, notre mauvais sujet de Jean le Brun. La première fois que les deux jeunes gens se virent il y eut en même temps chez tous les deux un émoi inexplicable ; on eût dit qu'ils se reconnaissaient, eux qui ne s'étaient jamais vus. Blanche se sentait attirée vers son nouveau page, mais les yeux noirs de Jean le Brun brillaient si hardiment quand ils se fixaient sur elle, que Blanche eut peur de lui. Elle se fit sévère pour l'enfant audacieux, elle qui était si communicative et si bonne envers tout le monde quand il ne s'agissait pas de son grand secret.

L'enfant n'était pas de ceux qui maigrissent et qui blémissent aux pieds d'une idole, il se tourna lestement d'un autre côté et fit le diable au dedans comme au dehors de la maison, buvant avec Jérôme Ripaille et jouant des tours à tout le monde.

Madame Blanche, en ayant connaissance de ses fredaines, apprit en outre que le pape était comme le fils d'adoption de Tarchino, créé récemment sire de Bruns par Olivier comte de la Marche. Cette dernière circonstance nuisit au pape plus que tout le reste et madame Blanche ne s'occupa plus de lui.

Pendant les années qui suivirent, ce fut une succession non interrompue de fêtes et d'enchantements, tantôt à Paris, tantôt dans le pays de la Marche; madame Blanche était la reine de beauté, Madame Blanche était, selon l'expression du petit roi Charles, le soleil unique et sans rival.

Le roi lui dit lui-même, un soir de bal, au palais des Tournelles. A une passe d'armes, que la régente donna dans les jardins de l'hôtel Saint-Paul, le petit roi porta les couleurs de madame Blanche et se déclara son chevalier.

Le roi est toujours le roi, et madame Blanche fut peut-être flattée dans son cœur, elle éprouva pour le pauvre enfant couronné un sentiment où il y avait un peu de compassion et beaucoup de dévouement respectueux.

En grandissant, cependant elle n'avait pu manquer d'apprendre la tragique histoire du dernier duc de Nemours, son père, et le rôle que Gravelle avait joué dans ce drame sanglant; il est vrai qu'on essayait de lui représenter son père et sa mère comme indignes d'occuper son souvenir, puisqu'ils l'avaient violemment rejetée pour mettre un étranger à sa place. Il est vrai encore qu'on entourait pour elle d'un nuage, condensé à plaisir, ces événements déjà si confus dans la réalité, mais Blanche était un esprit droit et clair qui allait au fond des choses. Quelle que fût la nuit qu'on essayait de faire autour du drame de l'hôtel de la Marche, il n'y avait que deux hypothèses possibles:

Où bien les rumeurs qui couraient dans le public et qui arrivaient parfois jusqu'aux oreilles de Blanche étaient vraies, et alors Blanche n'occupait qu'une position usurpée, ou bien Blanche était fille de Jacques et d'Isabelle, et alors elle avait pour tuteur et pour protecteur le meurtrier de ses parents.

En dehors de ces deux suppositions, il n'y avait rien.

La première était soutenue par ces vagues souvenirs qui assaillaient depuis si longtemps la jeune fille: cette pauvre cabane, qu'elle revoyait dans ses rêves, ne lui criait-elle pas bien haut, comme avait fait l'ivresse du soldat Jérôme Ripaille: Tu es la fille d'un pauvre homme et d'une pauvre femme?

Pour la seconde hypothèse, militait l'orgueil natif de madame Blanche; elle était bonne, elle avait un cœur d'or, mais elle était fière; et tomber de si haut, si bas, l'aurait tuée.

Elle ne savait pas, elle ne voulait pas savoir, elle cherchait à s'étourdir et se disait que la sagesse était d'attendre.

Mais comme attendre ne convenait point à sa nature passionnée, la première fois que Dieu mit sur sa route un ami, ses idées se transformèrent avec une violence soudaine. Elle espéra follement, il lui sembla que c'était là un flambeau qui dirigerait sûrement sa course hors des ténèbres de sa destinée.

Ce pauvre enfant, Jean le Blond, qui avait tant besoin de se sauver lui-même, fut tout d'abord pour elle un sauveur. Elle le fit à l'image de ses désirs, elle le grandit à la taille de son rêve, elle lui donna en force tout ce qu'il avait en beauté, et Jean le Blond, ainsi doué par la plus charmante des fées, grandit tout à coup à son insu et devint un héros parfait de roman.

Jean le Blond l'aimait bien, cette noble chasseresse qui lui était apparue comme un être au-dessus de l'humanité! mais je ne sais pas si Blanche n'aimait pas mieux encore.

Quand Blanche quitta le pays de la Marche, elle nous l'a

dit: Elle était sûre que Jean le Blond la suivrait, et quoiqu'elle fût sûre de cela, quand elle vit Jean le Blond la suivre, elle l'en remercia dans son cœur.

Ce furent des heures joyeuses que celles de la route; Blanche n'avait garde de sentir la fatigue. De temps en temps, au sommet d'une colline ou bien entre les grands arbres d'une forêt bordant le chemin, Blanche apercevait Jean le Blond qui trottait sur son petit cheval hors d'haleine.

Elle souriait alors sous son voile: et se disait: « Dieu m'a choisi mon défenseur! »

Le dernier jour, entre Fontainebleau et Corbeil, le capitaine Tarchino, qui commandait l'escorte, prit enfin ombrage de ce jeune inconnu qui semblait suivre madame Blanche comme son ombre. Il donna l'ordre de le poursuivre et Blanche cessa de respirer tant elle eut de frayeur; mais Jean le Blond et son petit cheval, harassés qu'ils étaient tous les deux, firent merveille et se moquèrent comme il faut des cavaliers de l'escorte.

Décidément Dieu protégeait le futur chevalier de Blanche.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

Surpris au saut du lit par son tailleur (*genus irritabile*), un infortuné bohème essuie une bourrasque de reproches et d'injures, et cherche vainement à lutter contre l'orage.

— Enfin, laissez-moi la paix! s'écrie-t-il. Je ne refuse pas de vous souscrire des billets!

— Ah! celle-là est trop forte! riposte le créancier. Vous croyez donc que je ne les connais pas, vos billets d'aller et retour!...

DÉMÉNAGEMENT

Le ou vers le 1er Mai prochain, le "FEUILLETON ILLUSTRÉ" déménagera au No. 60, rue St. Gabriel, second étage.

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance, à l'avenir nous ne pourrons fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an	\$1.00
" Six mois	0.50
" Trois mois	0.25
" Le numéro	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendons 10 centes la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 pour cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boite No. 1986.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal